Michel Beaulieu[1], « Romancier du Jour » ou auteur de « romans-savonnettes[2] »? : étude de la réception critique des trois romans de l'auteur

Nicholas Giguère

Université de Sherbrooke

Résumé
S'il est (re)connu pour ses poèmes, Michel Beaulieu ne l'est pas autant pour ses romans *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* (1969), *La représentation* (1972) et *Sylvie Stone* (1974), publiés dans la collection « Les Romanciers du Jour » aux Éditions du Jour. Qu'est-ce qui explique ce désintérêt à l'égard des trois romans de Beaulieu? C'est ce que l'auteur du présent article s'attache à montrer en procédant à une analyse de la réception critique des trois œuvres. En s'appuyant sur les ouvrages d'Hans Robert Jauss et de Daniel Chartier, l'auteur montre que Michel Beaulieu demeure relativement méconnu en tant que romancier en raison de l'accumulation de commentaires négatifs, qui ont désamorcé la portée novatrice de ses romans auprès du lectorat, mais aussi parce que ses œuvres ne correspondent pas, à bien des égards, à l'horizon d'attente des lecteurs critiques de l'époque.

Mots-clés : histoire littéraire, réception critique, horizon d'attente, roman québécois, Michel Beaulieu, *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, *La représentation*, *Sylvie Stone*.

1. Introduction

Collaborateur, au même titre que Raôul Duguay, Yvan Mornard, Jacques Renaud et Luc Racine à *La Barre du jour*, principal animateur de l'éphémère revue *Quoi* et des Éditions Estérel, traducteur de poètes canadiens-anglais vers le français, journaliste et homme de théâtre – il a écrit une vingtaine de pièces et fait partie du comité fondateur de la revue *Jeu* –, Michel Beaulieu (1941-1985) a été avant tout un poète, auteur, entre autres, de *Pulsions* (1973), du *Cercle de justice* (1977), de *Visages* (1982) et de *Kaléidoscope ou Les aléas du corps grave* (1984). Ses recueils ont été publiés dans plusieurs maisons d'édition québécoises, dont l'Estérel, le Noroît, l'Hexagone, les Presses de l'Université de Montréal et les Éditions du Jour, où il fait paraître *Charmes de la fureur* (1970) et *Paysages* (1971).

[1] Cet article a été rédigé sous la supervision de Josée Vincent de l'Université de Sherbrooke.
[2] Ce néologisme est tiré d'une critique parue au moment de la publication du premier roman de Michel Beaulieu (Mailhot 1969, p. 32).

Au Jour, Beaulieu publie également trois romans : *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* (1969), *La représentation* (1972) et *Sylvie Stone* (1974). Après le départ de Jacques Hébert, créateur et directeur général des Éditions du Jour de 1961 à 1974, Michel Beaulieu et plusieurs autres écrivains du Jour, dont Jacques Benoît, Gérard Bessette, Marie-Claire Blais, Nicole Brossard, André Major et Jean-Marie Poupart, refusent de suivre Victor-Lévy Beaulieu aux Éditions de l'Aurore et forment une coopérative d'édition, les Éditions Quinze (MICHON 2010, p. 83-85). Dirigée par l'un de ses membres, le romancier Pierre Turgeon, la maison devient vite une entreprise commerciale où sont publiés, outre les auteurs précités, Hubert Aquin, Noël Audet, Jacques Godbout et Gabrielle Roy. La collection « Prose entière », dirigée par François Hébert, lance de nouveaux romanciers; « Présence », pour sa part, est un lieu de réédition de romans épuisés ou non disponibles[3]. C'est dans cette collection qu'ont été réédités les trois romans de Michel Beaulieu.

Si l'œuvre poétique de l'auteur lui a valu de nombreux prix[4] et a fait jusqu'à ce jour l'objet d'études de la part d'universitaires[5], son œuvre romanesque, bien qu'elle ait suscité un nombre non négligeable de commentaires – 45 courts articles, pour être plus précis[6] –, n'en demeure pas moins largement méconnue aujourd'hui. Pourtant, comme l'écrit Claude Beausoleil (2002, p. B-4), les romans de Michel Beaulieu, « modernes, au langage spiralé, formellement proches du nouveau roman, propos[e]nt en miroir à sa poésie, l'écriture comme scène centrale ». Comment expliquer le relatif désintérêt de la critique à propos des romans de l'auteur? Quels discours retrouvons-nous, dans les 45 articles recensés, sur l'œuvre romanesque de Michel Beaulieu? Y a-t-il un écart esthétique perceptible entre l'horizon d'attente des lecteurs de l'époque et celui des œuvres? De quelles façons les critiques ont-ils accolé une valeur négative aux romans de Beaulieu et ainsi contribué à les occulter? Des éléments de réponse à cette problématique peuvent être apportés par l'examen attentif de la réception critique de *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, *La représentation* et *Sylvie Stone*.

---

[3] Après le départ de Jacques Hébert des Éditions du Jour, ce sont ses ex-associés, les dirigeants de la Fédération des caisses d'économie du Québec, qui assurent la direction de la maison d'édition. Ils privilégient la publication d'ouvrages pratiques et liquident le fonds littéraire, ce qui explique pourquoi des œuvres littéraires à l'origine publiées au Jour, dont celles de Michel Beaulieu, ne sont pas disponibles sur le marché après 1974. Il faut aussi mentionner que les pratiques éditoriales jugées plutôt douteuses (non-paiement des redevances, passage de livres au pilon, etc.) des dirigeants de la Fédération des caisses d'économie avaient été dénoncées par les fondateurs des Éditions Quinze (cf. Thériault 1975, p. 16).

[4] Beaulieu a été lauréat du prix de la revue *Études françaises* en 1973 pour *Variables* (1973), du premier prix du *Journal de Montréal* en 1981 pour sa rétrospective *Desseins* (1980) et du prix du Gouverneur général en 1982 pour *Visages* (1982). Il a également reçu, à titre posthume, le prix de poésie Gatien-Lapointe en 1985 pour son recueil *Kaléidoscope ou Les aléas du corps grave* (1984).

[5] Ce dont témoigne le numéro de *Voix et images* (2008) consacré à Michel Beaulieu. Outre les articles des directeurs Michel Biron et Frédéric Rondeau, le numéro propose ceux de François Paré, Claude Filteau et Isabelle Miron, qui se concentrent principalement sur l'œuvre poétique de l'auteur. Mentionnons aussi l'existence d'un mémoire de maîtrise et de deux thèses de doctorat consacrés en partie à l'œuvre poétique de l'auteur : le mémoire de Natasha Yvonne Lemay-Borówka, « Michel Beaulieu : en(-)quête de l'immortalité », présenté à l'Université de l'Alberta, la thèse d'Isabelle Miron, intitulée « La quête de sens par le corps chez Michel Beaulieu et Juan Garcia », soutenue à l'Université de Montréal, et la thèse de Thierry Bissonnette, « Dynamiques du recueil de poésie chez trois poètes du Noroît : Alexis Lefrançois, Michel Beaulieu, Jacques Brault », déposée à l'Université Laval.

[6] Pour la recension des articles critiques, nous nous sommes basé sur les quatrième et cinquième tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, parus sous la direction de Maurice Lemire, sur la bibliographie établie par Frédéric Rondeau (2008a, p. 97-112) et sur le mémoire de Lise-Anne Bélanger (1987).

2. Réception littéraire, horizon d'attente et discours critique(s)

Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser, de l'École de Constance, ont été parmi les premiers chercheurs à réintroduire la problématique du lecteur dans les études littéraires et à considérer l'acte de réception comme un processus producteur de sens. Dans son essai fondateur *Pour une esthétique de la réception* (2005 [1978]), Jauss considère que l'historicité de la littérature doit être établie en fonction de sa réception, donc de la relation qui s'établit entre le texte et ses différents lecteurs. Ce sont les lecteurs critiques qui, dans une large mesure, diffusent les ouvrages littéraires parus, les légitiment – ou les discréditent – auprès du lectorat et les introduisent dans une tradition littéraire reconnue (LANDRY dans BLODGETT et PURDY 1988). Ils évaluent les œuvres qui leur sont soumises par rapport à un ensemble de normes esthétiques et idéologiques et en fonction de leur propre définition d'un genre littéraire spécifique et, par ricochet, de la littérature. C'est ce que Jauss nomme l'horizon d'attente. Ce « système de références objectivement formulables » (JAUSS 2005 [1978], p. 54) se définit comme l'ensemble

[d]es normes notoires ou [de] la « poétique » spécifique du genre, [d]es rapports implicites qui lient le texte à des œuvres connues figurant dans son contexte historique, et enfin [comme] l'opposition entre fiction et réalité, fonction poétique et fonction pratique du langage, opposition qui permet toujours au lecteur réfléchissant sur sa lecture de procéder, lors même qu'il lit, à des comparaisons (JAUSS 2005 [1978], p. 57).

Par conséquent, la réception d'une œuvre littéraire donnée est tributaire de la jonction ou de la disjonction entre l'horizon d'attente du public et celui défini par le texte lui-même. Ce processus dynamique détermine la valeur de l'œuvre en question par la notion d'écart esthétique[7] : « Ainsi, l'œuvre sera reçue tant qu'elle se situe à l'intérieur des limites de l'horizon d'attente. Mais la valeur esthétique de l'œuvre sera d'autant plus grande que cette dernière permettra de déplacer les normes de cet horizon en se situant à sa marge. » (CHARTIER 2000, p. 26) Cet écart peut se mesurer en fonction de circonstances (politiques, sociales, morales, etc.) « qui arrivent à faire dériver ou dérailler la réception d'une œuvre et qui la conduisent parfois, malgré sa valeur littéraire, vers l'oubli » (JAUSS 2005 [1978], p. 9), mais aussi des réactions du public et des jugements de la critique : succès immédiat, scandale, rejet, écart non perçu et oubli, réintroduction tardive dans le corpus littéraire, etc.

Ainsi, autour d'une même œuvre se greffent différents discours et interprétations qui en éclairent peu à peu le sens. Parmi les différentes interprétations proposées par les critiques, certaines deviennent « productrices de normes » (CHARTIER 2000, p. 25), en ce sens où elles produisent une interprétation dominante de l'œuvre, s'imposent à l'ensemble du lectorat pendant de nombreuses années et sont admises, récupérées, voire consacrées par l'institution littéraire[8]. Cependant, à l'occasion d'une réimpression ou d'une réédition, une œuvre peut être réintroduite

[7] « [L']on appelle "écart esthétique" la distance entre l'horizon d'attente préexistant et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un "changement d'horizon". » (JAUSS 2005 [1978], p. 58)

[8] Par conséquent, la réception critique est l'une des instances de reconnaissance et de sanction parmi tant d'autres (prix littéraires, mécénat d'État ou privé, bourses, introduction d'une œuvre dans le cursus scolaire, etc.) qui jouent un rôle de premier plan dans la conception de l'histoire littéraire telle que véhiculée, entre autres exemples, dans les anthologies et les manuels.

dans le circuit éditorial et, de fait, être reçue et lue autrement. Conséquemment, il est nécessaire dans l'analyse de la réception critique d'un texte littéraire de considérer « l'ensemble des manifestations de la lecture de ce même texte » (CHARTIER 2000, p. 21).

Enfin, dans le but de déconsidérer l'ouvrage d'un écrivain, le critique peut avoir recours à « toutes sortes de raisonnements à dimension intimidante, comme la disqualification, l'ironie et le sarcasme » (SEYFRID-BOMMERTZ 1999, p. 167)[9], ou encore à l'injure, l'invective, de même qu'aux comparaisons et métaphores désavantageuses. Il suscite alors et même accroît l'adhésion du lecteur à ses prises de position esthétiques ou idéologiques. Nous émettons l'hypothèse que Michel Beaulieu demeure inconnu en tant que romancier en raison des reproches qui lui ont été adressés par la critique. De tels commentaires négatifs, par effet d'accumulation, ont désamorcé la portée novatrice de son œuvre romanesque auprès du lectorat. En fait, nous entendons montrer, à l'instar de Daniel Chartier dans *L'émergence des classiques* (2000, p. 32), que la première réception représente un moment charnière pour la survie d'une œuvre dans le champ littéraire[10] : lorsque cette réception est défavorable, l'œuvre risque fort de sombrer dans l'oubli[11].

3. La réception critique des trois romans de Michel Beaulieu

3.1 Je tourne en rond mais c'est autour de toi *(1969) : procédés formels gratuits et forme romanesque peu novatrice*

L'auteur ayant voulu accorder la forme au fond, il en résulte un nombre considérable de répétitions qui finissent par agacer. La composition de la phrase témoigne de cette immobilité, de cette stagnation : la phrase se recroqueville sur elle-même, se dénie et se dynamite constamment.

Le roman-colimaçon de Beaulieu est l'un de ceux qui s'apparentent le plus à l'improvisation, avec les défauts ou excès que cela comporte. *Je tourne…* se révèle finalement un exercice futile d'écriture en raison de l'absence de surprises dans le récit, d'un manque de rigueur dans la construction, d'un abus de la répétition (JANELLE 1983, p. 65).

À lui seul, ce commentaire négatif, même s'il a été publié 14 ans après l'édition originale du roman, pourrait résumer le contenu des 19 articles critiques parus, entre septembre 1969 et juillet 1970, après la parution de *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*. Le roman met en scène un narrateur qui, pendant ses vacances partagées entre l'ennui, le sommeil et l'alcool, fait le point sur sa relation avec Marie-Thérèse, avec qui il forme un couple depuis cinq ans. Le roman oscille constamment entre la tentative de séduction du narrateur auprès d'une jeune femme, à l'hôtel où il séjourne, et les relations, passagères ou sérieuses, qu'il a entretenues au cours de sa vie avec différentes femmes, dont une passante qui l'obsède. Marie-Thérèse, qui représente le « toi » du titre, arrive à l'hôtel et interrompt les rêveries du narrateur.

[9] Cette citation, tirée d'une étude des procédés rhétoriques dans l'œuvre de Réjean Ducharme, s'applique bien, à notre avis, à l'étude des stratégies discursives déployées par des lecteurs critiques afin de rejeter une œuvre littéraire donnée, comme c'est le cas pour les romans de Michel Beaulieu.

[10] « Les premiers moments de la vie d'une œuvre, sa réception première, déterminent généralement ses chances de survie pour la postérité. » (CHARTIER 2000, p. 32)

[11] C'est pourquoi nous nous concentrerons presque exclusivement, dans notre article, sur les commentaires critiques parus au moment de la sortie des trois romans de Michel Beaulieu.

Au moment de la parution de *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, plusieurs critiques relèvent l'importance des réminiscences et des perceptions mémorielles dans l'écriture de Beaulieu : ils comparent même le roman à la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. C'est ainsi que John Richmond (1969, [n. p.]), dans le *Montreal Star*, qualifie le premier opus romanesque de Beaulieu de « *jazzed-up, destylised, unpunctuated, discothèqued Proust à la mode* ». Jacques Ferron (1969), pour sa part, affirme que la lecture des aventures du narrateur de Beaulieu lui a rappelé l'univers d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, tandis qu'André Major (1969a, p. 13) décrit le roman comme « une tentative proustienne de vivre dans la chaleur de la mémoire ». De telles comparaisons semblent indiquer que, aux yeux de la critique, *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* ne fait pas le poids à côté de ce classique de la littérature française.

En effet, bien que la majorité des critiques s'entend sur l'originalité de l'écriture de l'auteur, qui allie des techniques romanesques novatrices, comme le recours au monologue intérieur et les analepses multiples, au roman d'amour et d'introspection plus traditionnel, elle n'en reproche pas moins à Beaulieu d'avoir écrit une œuvre « déroutante » (BÉLANGER 1970a), un « [r]oman du trop-plein, de l'excédent » (BÉLANGER 1970b, p. 41), une œuvre « au développement un peu lent, un peu trop lent parfois » (ANONYME 1969a, p. 33) et qui relève davantage du genre poétique que du roman (FERRON 1969). Le premier roman publié par Michel Beaulieu est considéré tantôt comme un « récit transitoire, incomplet » (BÉLANGER 1970b, p. 41), tantôt comme un ouvrage long et pénible (ROBIDOUX 1970) qui épuise son thème avant de se terminer et qui risque de rebuter le lecteur, au mieux, de le confondre.

En introduction à son article sur *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, François Mailhot (1969, p. 32), collaborateur au *Soleil*, récupère des éléments de la notice biobibliographique de Beaulieu, présentée sur le rabat de la couverture du roman, afin de critiquer l'ouvrage et les qualités de l'auteur en tant que romancier :

On nous présente Michel Beaulieu comme étant un jeune homme d'environ 28 ans qui raffole des hot dogs et écrit continuellement. Son dernier roman, « Je tourne en rond mais c'est autour de toi » [*sic*], nous amène à penser que ce livre a sans doute été rédigé à la suite d'une indigestion provoquée par une trop grande consommation de ces petits pains à la saucisse.

Un peu plus loin dans son article, Mailhot s'en prend aux Éditions du Jour. Reprenant les mots de Jacques Ferron[12], il accuse Jacques Hébert et son équipe éditoriale de publier « n'importe quoi » :

À la lecture de ce roman et d'une dizaine d'autres publiés depuis quelque temps par les Éditions du Jour, on est tenté de se demander si cette maison d'édition a jamais eu un souci de qualité ou si elle ne se laisse pas plus simplement aller à inonder notre petit marché aux puces du livre québécois d'une foule de navets sans saveur, qui ne font rien pour replacer la littérature canadienne-française à l'endroit où elle devrait être (MAILHOT 1969, p. 32).

[12] Dans une lettre ouverte publiée dans *Le Devoir* (« Le mythe du cerveau », 20 janvier 1969), Ferron accuse Jacques Hébert de publier des livres de peu de qualité. Il prend pour exemple les deux recueils de poèmes de Maurice Champagne. Hébert répondra personnellement à sa lettre en lui demandant de publier un livre au Jour, ce que Ferron fera : ses *Historiettes* paraissent au Jour en 1969. Le livre est dédicacé en ces mots : « À Jacques Hébert, qui publie n'importe quoi, mais le fait avec goût. » (D'AMOUR 2000, p. 90)

Par conséquent, ce ne sont pas seulement les compétences de Jacques Hébert, de ses directeurs de collection et de ses auteurs qui sont mises à mal par Mailhot : c'est aussi l'image de marque de la maison d'édition, reconnue pour son ouverture envers les écritures plurielles et renouvelées des écrivains de la jeune génération (BIRON, DUMONT et NARDOUT-LAFARGE 2007)[13] qui, ici, est contestée. Implicitement, c'est contre ces auteurs et leurs formes d'expressions inusitées, « dont l'incohérence n'a d'égale que la platitude » (MAILHOT 1969, p. 32), que Mailhot s'érige.

Cette prise de position esthétique est encore plus manifeste chez Réginald Martel. Dans un article paru dans *La Presse*, le critique (1969, p. 29), qui se définit comme un « lecteur traditionnel », affiche d'emblée son dégoût non seulement pour *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, mais aussi pour le nouveau roman en général :

Quand je pense à Nadeau, à [Jean-Marie] Poupart et maintenant à Beaulieu, je me dis que le parti pris d'innovation, l'effort systématique de destruction des formes romanesques classiques et la fouille constante d'une thématique qui revient constamment à la même chose ne produisent pas des résultats probants.

L'écart esthétique proposé par *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* est donc réfuté par Martel, qui envisage la technique romanesque de Beaulieu comme une façon de « rattraper le temps perdu, entre 1940 et 1960 » (MARTEL 1969, p. 29), alors que le roman québécois, ou plutôt canadien-français, n'en est pas encore aux expérimentations formelles prônées par les Robbe-Grillet, Sarraute et Simon. Il s'inscrit plutôt dans une tradition réaliste et urbaine – *Au pied de la pente douce* (1944) de Roger Lemelin et *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy –, psychologique – *La fin des songes* (1950) de Robert Élie et *Poussière sur la ville* (1953) d'André Langevin – ou encore, il épouse les formes de la satire et de la critique sociale : mentionnons, à titre d'exemple, *Le feu dans l'amiante* de Jean-Jules-Richard, publié en 1956 (MICHON 1979).

Martel dénonce la propension des jeunes écrivains québécois à vouloir à tout prix renouveler le genre romanesque et, de fait, à s'inscrire dans une mode. Le critique prend l'exemple de Jacques Poulin, qui, dans *Mon cheval pour un royaume* (1967), premier roman également paru au Jour, a recours au monologue intérieur et aux différentes ressources typographiques. Toutefois, ajoute Martel (1969, p. 29), « [i]l est important de noter ici que Poulin, comme beaucoup d'autres, une fois en meilleure possession de son métier, est revenue à des formes romanesques plus conventionnelles. »

Ce parti pris pour un roman traditionnel – chronologie des faits, narration qui montre une progression dans le récit, temps et espace définis, psychologie des personnages plausible, etc. – fait en sorte que Martel, comme d'autres critiques, considère le premier roman de Beaulieu comme un « essai voulu d'alittérature tant dans la manière que dans la matière » (BÉLANGER

[13] « Ces écrivains appartiennent certes à la décennie ultérieure, marquée par la théorie littéraire, mais ils sont tous publiés aux Éditions du Jour […] Les Éditions du Jour jouent un rôle déterminant pour cette génération d'auteurs pour qui le roman est moins un genre qu'un moyen d'expérimentation littéraire. » (BIRON, DUMONT et NARDOUT-LAFARGE 2007, p. 474-475)

1970a, [n. p.]), entre autres parce qu'il ne respecte pas les canons littéraires tels que perçus à l'époque.

Contrairement à ses collègues, Roch poisson établit, dans un compte rendu paru dans *Photo-Journal* (1969, p. 42) une filiation entre le premier roman de Beaulieu et le nouveau roman français. Par la même occasion, il reconnaît la portée novatrice de l'œuvre :

[J']ai aimé la forme (Nouveau Roman), qui ne dérangera pas ceux qui en ont déjà lu (ceux qui sont allergiques à l'absence de ponctuation sont priés de s'abstenir, mais, à ce compte-là, ils devront s'abstenir de plusieurs romans français et québécois publiés cette année).

Toutefois, ce qui apparaît comme une structure formelle innovante pour Roch Poisson relève plutôt du procédé pour plusieurs autres critiques. L'utilisation systématique du monologue intérieur, qui structure le roman en entier, l'absence totale de ponctuation et la multiplication des enchâssements des récits sont envisagées comme des « facilité[s] d'écriture » (MAJOR 1969a, p. 13) ou encore comme une façon d'éviter une facilité d'écriture « pour tomber dans une autre » (VALIQUETTE 1969, [n. p.]) encore plus décevante. Pour rendre compte de l'abus de ces procédés formels, devenus courants aux dires de la critique (VALIQUETTE 1969), Paule Sainte-Onge (1969, p. 46), dans *Châtelaine*, pastiche l'écriture de Beaulieu, qu'elle compare aux descriptions (futiles) dans *La jalousie* de Robbe-Grillet :

Il s'agit d'attraper le rythme de faire un petit effort que dis-je un petit effort un gros effort un effort de plus en plus extravagant pour ne pas céder à l'engourdissement moi sentant de plus en plus impérieuse l'envie de fermer les yeux de sommeiller de dormir me disant oui me disant non peut-être bien que oui après tout.

De même, André Major (1969b, p. 10) désapprouve l'absence de ponctuation dans le roman[14]. Selon lui, elle entraîne une prolifération de redites et de contradictions, enlève une certaine rigueur au roman et rend sa lecture longue et pénible. Major compare la prose de Beaulieu à celle de Jean Basile, auteur, entre autres, de *La jument des Mongols* (1964), également publié au Jour. Major (1969a, p. 13) écrit :

La ponctuation n'est pas une convention; c'est un rythme, une respiration, un débit dans le langage parlé comme dans le langage écrit. Jean Basile a déjà intégré le dialogue au récit proprement dit, fondant dans un même mouvement narratif les deux niveaux d'expression romanesque, mais il avait dû recourir à la ponctuation de façon toute personnelle pour indiquer au lecteur sa mesure verbale et son débit. Or, Michel Beaulieu dit tout d'un seul jet à peine coupé par la loi arbitraire du paragraphe.

Selon Réginald Martel (1969, p. 29), un auteur comme Paul Villeneuve, également « Romancier du Jour », propose, avec *J'ai mon voyage!* (1969), un roman « beaucoup mieux réussi », car les techniques narratives y sont mieux maîtrisées. Ces rapports synchroniques laissent donc entrevoir que Michel Beaulieu, en tant que romancier, est jugé défavorablement par rapport à ses contemporains, avec qui il ne semble pas en mesure de rivaliser.

[14] Dans une entrevue accordée à André Major, Michel Beaulieu confie, à propos de l'écriture de ce roman : « L'absence de ponctuation s'est imposée à moi. » (MAJOR 1969b, p. 10)

Il faut dire que durant les années 1960, Beaulieu, Basile comme Villeneuve ne sont pas les seuls romanciers à s'écarter du récit linéaire et des structures romanesques classiques. En effet, plusieurs auteurs privilégient « la création de formes inédites qui soient le reflet d'une conscience en devenir » (POULIN 1984, p. 121), ou encore une forme de « roman à l'imparfait[15] » qui exploite la fragilité et les limites de la représentation romanesque réaliste et de la psychologie des personnages. Selon les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise*, un tel parti pris d'innovation esthétique et thématique se retrouve dans bon nombre de romans de la Révolution tranquille. Pour s'en convaincre, il suffit, parmi plusieurs exemples, de songer à l'utilisation du monologue intérieur, des parenthèses et du dédoublement sémantique dans *L'incubation* (1965) de Gérard Bessette, à la dimension fragmentée du récit dans *L'aquarium* (1962) de Jacques Godbout, à la complexité narrative et aux nombreux jeux autoréflexifs dans *Prochain épisode* (1965) d'Hubert Aquin, aux focalisations multiples dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965) de Marie-Claire Blais et à l'inventivité de la langue chez Ducharme, notamment dans *L'Avalée des avalés* (1966) (BIRON, DUMONT et NARDOUT-LAFARGE 2007, p. 419-455). Les auteurs de l'anthologie situent l'apparition de ces nouvelles formes et structures romanesques dans la première moitié de la décennie 1960[16]; or Michel Beaulieu fait paraître son premier roman en 1969.

Quoique Beaulieu s'inscrive dans une génération de romanciers qui rompent « avec les formes traditionnelles et qui adopt[ent] une structure éclatée » (DORION dans HAMEL 1997, p. 353), il est possible de penser que la forme de son premier roman, jugée pourtant novatrice au début de la décennie, puisse être perçue comme une forme d'académisme, tout au plus comme un artifice rhétorique, à la fin de celle-ci. C'est ce que laisse entendre Bernard Valiquette (1969, [n. p.]) : « Je n'ai pas la patience de dresser des statistiques sur le nombre de ces écrivains recourant à la *formule* [nous soulignons] du monologue intérieur; elle est devenue si courante que c'en est exaspérant. »

En 1980, *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* est réédité aux Éditions Quinze. La préface, signée par André Beaudet, propose une analyse de l'œuvre. Pour l'auteur (1988 [1980], p. 57), le premier roman de Michel Beaulieu n'est pas « un roman d'amour, comme tout le monde s'est empressé de le dire en 1969 lors de la première édition de ce livre, […] d'où la méprise. Tout tourne autour de la séduction, mais tombe dans la parodie de la séduction[17]. »

Dans la suite de sa préface, Beaudet (1988 [1980], p. 56) signale que le roman contient des éléments de réflexion sur la mémoire – thème récurrent dans son analyse – et sur le langage : « *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* : bande magnétique d'une voix surponctuée, non ponctuée dans sa transcription, toujours en train de s'effacer et de se réserver elle-même, dégageant un modèle vocalique et vibratoire. » Ainsi, il tente d'infléchir l'interprétation jusqu'alors dominante sur le roman, en proposant une nouvelle tradition de lecture. Par la même occasion, il insiste sur la méprise herméneutique des critiques de la fin des années 1960, qui

[15] D'après le titre de l'un des ouvrages de Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait* (1976).
[16] Les dates de publication des œuvres citées ci-dessus attestent aussi de ce fait.
[17] Nous n'avons pas eu accès au texte original de la préface, paru en introduction à la réédition du roman en 1980. C'est pourquoi nous avons indiqué la source de la réédition de cette préface, qui a été reprise dans le recueil d'essais d'André Beaudet, *Interventions du parlogue II*, publié aux Herbes rouges.

semblent ne pas avoir décelé le sens véritable du roman, préoccupés plutôt par les défauts que présentait sa structure.

3.2 La représentation *(1972) : quel accueil?*

Dans la postface à la réédition, parue en 1980, de *La représentation* de Michel Beaulieu, Guy Cloutier (1980, p. 201) écrit :

En 1972, quand parut la première édition de *La représentation*, il n'y eut pour l'accueillir ou en explorer les conséquences qu'un profond mutisme. Aucun commentaire, aucune critique; ni dans les journaux ni dans les revues si ce n'est, un an après, des commentaires de circonstance dans les numéros rétrospectifs de *Livres et auteurs québécois* ou d'*Études françaises*.

Force est de constater que Cloutier n'a pas tout à fait tort, puisque seulement trois articles, hormis ceux publiés dans les revues mentionnées ci-haut, sont parus au moment de la sortie de *La représentation*. Roman dont l'action est presque exclusivement centrée sur deux personnages, *La représentation* met en scène François, un jeune étudiant oisif, et son beau-père, qui se vouent une haine mutuelle. L'utilisation des caractères gras et de l'italique de même que la division du texte en deux colonnes, celle de gauche représentant le discours du père, celle de droite, le discours de François, sont autant d'artifices typographiques pour montrer la rivalité entre les deux protagonistes. La situation entre François et son beau-père atteint son paroxysme lorsqu'ils se rendent compte qu'ils fréquentent la même femme, Marie-Thérèse. S'ensuit un long soliloque du beau-père, qui tente de justifier ses sentiments à l'égard de son beau-fils.

À sa sortie, *La représentation* connaît une réception des plus mitigées. D'un côté, quelques lecteurs critiques s'entendent sur les mérites du roman. Pour Robert Vigneault (1973, p. 56), collaborateur à *Livres et auteurs québécois*, le deuxième roman de Beaulieu, par « une mise en forme peu banale » et une maîtrise des différentes techniques narratives utilisées, est « [u]n roman où la recherche de l'écriture a porté fruit » (VIGNEAULT 1973, p. 59). David M. Hayne (1973, p. 360), pour sa part, soutient que « l'analyse serrée des émotions est admirablement secondée chez Michel Beaulieu par la qualité de l'écriture ». Enfin, Gilles Archambault (1973) recommande la lecture de *La représentation* de même que celle d'autres romans québécois dans *Le Soleil*[18].

D'un autre côté, plusieurs critiques adressées à *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* subsistent pour *La représentation*. L'omniprésence de la sexualité, « réduite à une exaspérante mécanique » (VIGNEAULT 1973, p. 58), est jugée redondante et fait en sorte que le roman se lit tout au plus comme « une suite ininterrompue de conquêtes, d'aventures » (GODIN 1972b, p. 438). De plus, la forme du roman, même si elle est adaptée aux propos et aux pensées des personnages, relève du procédé. Selon Robert Vigneault (1973, p. 57), par exemple, la technique narrative dans *La représentation* est « intéressante sans être innovatrice ». Jean-Cléo Godin (1972a, [n. p.]) abonde dans le même sens : non seulement le « procédé [lui] semble ici un peu facile », mais il alourdit la structure du roman et en brouille le sens. D'écrire à ce sujet Godin (1972a, [n. p.]) :

[18] Les autres romans québécois sont *L'élan d'Amérique* d'André Langevin et *Les Pierrefendre* d'Yvette Naubert, tous deux parus en 1972.

[C]onstruit en une seule et unique période, il [le roman] constitue une vraie parade de pronoms personnels du genre singulier et de sexe masculin où il n'est pas facile de voir clair, le « tu », par exemple, se déplaçant d'une bouche à l'autre selon le bon caprice du narrateur.

De telles lacunes rendent le roman terne, monotone, vide de toute substance. C'est ce que soutient Godin (1972a, [n. p.]) dans l'introduction de son article :

Le lecteur pourrait adresser à l'auteur le reproche que celui-ci met dans la bouche d'un protagoniste : « *...tu me fais attendre qu'il se passe quelque chose dans cette représentation de mes gestes présumés et j'ai de plus en plus l'impression qu'il ne se passera rien, que tu réussiras seulement à faire le vide en moi… essaies-tu de te refaire une virginité…* »[19].

En plus de citer un extrait de *La représentation*, Godin en détourne le sens premier pour montrer à quel point le roman s'épuise en longueurs. Par la même occasion, il laisse entendre qu'aucune action notable n'y est relatée. L'intertextualité occupe ici une fonction critique, voire subversive.

Au moment de la réédition du roman, en 1980, aux Éditions Quinze, Guy Cloutier (1980, p. 203) tente de justifier la faible réception qu'a connue *La représentation* au moment de sa parution initiale :

Roman d'homme comme il est dit écriture de femme, le roman de Beaulieu arrivait peut-être au mauvais moment. Non pas que nous n'étions pas prêts à recevoir cette parole, mais parce que nous regardions ailleurs, préoccupés que nous étions alors de nous défendre contre un pouvoir politique et culturel qui avait réduit à son sens le plus simpliste la notion même de culture sans nous rendre compte que nos lectures avaient déjà acquis l'étonnante habileté à réduire l'horizon à l'empatement [*sic*] du regard.

Selon Cloutier, le peu de commentaires suscités par le deuxième roman de Beaulieu s'explique par le fait que l'horizon d'attente des critiques de l'époque était résolument tourné vers le « texte national » (GODBOUT 1975), la littérature en faveur du pays en émergence. Dans une étude sur la critique universitaire québécoise, Nicole Fortin (dans DUMONT et FORTIER 1991, p. 25) a montré que l'enjeu, pour la critique des décennies 1960 et 1970[20], n'est pas seulement la promotion d'une littérature engagée, mais aussi (et peut-être surtout) la constitution d'une littérature nationale et d'un discours sur celle-ci, d'une tradition de lecture :

[L']on traverse alors une époque où ce qui est en jeu, c'est autant l'existence d'une littérature que l'élaboration d'un discours sur celle-ci. Ce qui est aussi en jeu, c'est souvent moins le corpus que la *mise en corpus* elle-même ou, plutôt, que la possibilité nouvellement acquise de formuler un discours critique québécois sur un objet qui se voudra québécois[21].

[19] Déjà en italique dans le texte original.

[20] Même si le propos de Fortin concerne surtout la critique littéraire universitaire, telle qu'exercée dans les revues *Études françaises*, *Études littéraires* et *Voix et images*, par exemple, nous croyons qu'il s'applique tout autant à la critique littéraire journalistique.

[21] Les recherches doctorales de Nicole Fortin (1994) sur la critique universitaire québécoise ont donné lieu à la publication d'un volume : *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, Coll. « Vie des lettres québécoises », 353 p. Agnès Whitfield (1992,

Si *La représentation* « parl[e] de l'homme d'ici, de la territorialité de son désir d'homme » (CLOUTIER 1980, p. 202), ce n'est pas dans une perspective collective et identitaire, mais bien celle de l'intimisme, de l'incommunicabilité entre les êtres, de « l'intériorité du mâle, cette difficile relation qui lie chaque homme à la substance de ses désirs » (CLOUTIER 1980, p. 203). Il est donc possible de conclure que le roman est passé quasiment inaperçu auprès de la critique parce qu'il ne correspondait en rien à l'horizon d'attente spécifique des lecteurs critiques d'alors : la littérature nationale.

3.3 Sylvie Stone *(1974) : un poète égaré en prose*

La parution de *Sylvie Stone*, troisième roman de Michel Beaulieu, marque un tournant dans l'évolution de la réception critique des romans de l'auteur. Après avoir été discrédité en tant que romancier pour avoir écrit *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* et connu la quasi-indifférence de la critique avec *La représentation*, Beaulieu est maintenant reconnu comme « un authentique écrivain » (RICARD 1974, p. V-2)[22], dont on rapproche la prose de celle d'André Breton dans *Nadja* (RICARD 1974, p. V-2; HÉBERT 1975a, p. 81). Roman de la « fascination » (RICARD 1974, p. V-2), « roman de l'attente » (POULIN et DIONNE 1975, p. 320), *Sylvie Stone* relate les événements qui surviennent dans une journée de la vie d'Alain Nantel[23], employé dans une agence de traduction. Épuisé, Nantel décide de ne pas rentrer à l'agence. Or, les dirigeants du siège social, établi à Toronto, ont choisi Alain Nantel comme successeur au patron actuel du bureau. Axé sur les intrigues et les complots qui se déroulent à l'agence, entre ses principaux traducteurs (Clarisse, Hélène, Laure, René), *Sylvie Stone* évoque aussi le cheminement intérieur d'Alain Nantel. Fasciné par Sylvie Stone, une femme qu'il a rencontrée un jour alors qu'il sortait du bureau, mais qu'il n'a plus jamais revue, ce personnage, par un long cheminement intérieur, en vient à éprouver de vifs sentiments pour Hélène Delongchamp, une collègue secrètement amoureuse de lui depuis plusieurs mois.

Pour François Ricard (1974, p. V-2), *Sylvie Stone* est « le roman d'amour par excellence », car il raconte la formation intime d'un désir – à l'égard de Sylvie Stone – et la transformation progressive de ce même désir. Dans un article de la revue *Études françaises* établissant une rétrospective critique des romans québécois parus en 1974, François Hébert (1975, p. 113) croit que *Sylvie Stone* est « d'une efficacité remarquable » non seulement par son intrigue amoureuse bien ficelée, mais aussi par son utilisation adéquate de divers registres – journalistique, poétique, lyrique, populaire – et par sa dimension sociale. En effet, pour Hébert, *Sylvie Stone* propose une « réflexion sur la relation (problématique) entre la vie privée et la vie publique du citoyen contemporain[24] ». D'une « écriture nouvelle et sans doute très sincère » (PALLASCIO-MORIN 1974, p. 16), *Sylvie Stone* exerce aussi « une force d'attraction » (PALLASCIO-MORIN 1974, p. 16)

---

p. 152) partage le point de vue de Fortin : « Sans doute l'enjeu le plus important de la critique de cette période est son rôle dans la constitution et la consécration du corpus québécois. »

[22] La prolifération des publications poétiques de l'auteur (au nombre de 12 entre 1964 et 1973), mais aussi le capital symbolique qu'il a accumulé au fil des ans, notamment grâce à la réputation de son travail éditorial à l'Estérel et au prix de la revue *Études françaises* qu'il s'est mérité en 1973 pour son recueil *Variables*, ne sont certainement pas étrangers à ce phénomène.

[23] Un peu à la manière de James Joyce dans *Ulysse* (1922).

[24] Cette critique de *Sylvie Stone*, écrite par François Hébert, est basée sur un article que l'auteur avait publié dans l'édition de 1975 de *Livres et auteurs québécois* (1975, p. 80-82).

par sa forme, ses qualités stylistiques et sa manière de rompre avec le roman traditionnel (PELLETIER 1975, p. 17). Le roman connaît même une réception favorable au Canada anglais, avec une recension de Ramon Hathorn dans le *Journal of Canadian Fiction*. Le critique (1975, p. 92) soutient que Michel Beaulieu maîtrise le langage romanesque et qu'il a intégré de façon rigoureuse les différents procédés narratifs, tels que l'analepse et le monologue intérieur, dans son roman, de sorte qu'il a créé « [*a*] *subtle study of the psychology of love* » qui se rapproche de la psyché humaine.

Dans la notice consacrée à *Sylvie Stone* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Marie Béïque (dans LEMIRE 1987, p. 857) écrit que « les critiques ont été unanimes dans leur appréciation du roman ». Cette assertion mérite d'être nuancée, puisque des remarques négatives ont également été adressées à l'auteur lors de la publication de ce roman. Tout au plus « un exercice, un essai technique » (GAY 1974, p. 20), *Sylvie Stone*, aux yeux de certains critiques, retombe dans les excès du nouveau roman. Une telle « méthode infantile de l'écriture » (ÉTHIER-BLAIS 1974, p. 15) rend la forme du roman stérile et son style, dégingandé. Laure Hurteau (1974, p. 55), collaboratrice à *L'information médicale*, va jusqu'à dire que les excès formels et stylistiques de Beaulieu, notamment dans les descriptions, lui « donne[nt] parfois envie de vomir ».

Ces critiques formulées à l'endroit de *Sylvie Stone* n'expliquent pas à elles seules le fait que le roman, bien qu'il ait connu un accueil relativement favorable, ait plus ou moins été oublié par l'histoire littéraire. L'examen de 8 des 19 articles critiques[25] publiés à propos de *Sylvie Stone* est à cet égard révélateur : en effet, leurs auteurs y présentent Michel Beaulieu « avant tout [comme] un poète » (SAINT-ONGE 1974b). C'est aussi ce que fait Jacques Thériault (1974a, p. 30), par exemple, dans *Québec-Presse* : « On connaît surtout Michel Beaulieu en tant que poète. Il a déjà publié une dizaine de recueils de poèmes. Avec "Variables" [*sic*], Beaulieu remporta en 1973 le prix de la revue des études françaises [*sic*]. »

De même, Robert Tremblay (1974, p. 72), au début de son article paru dans *Le Soleil*, précise que la réputation de Michel Beaulieu, grâce à ses nombreuses publications poétiques et à son rôle d'éditeur, n'est plus à faire dans le monde littéraire québécois. « Cependant, jusqu'à ce jour, sa réputation comme romancier s'avérait beaucoup plus modeste », ajoute-t-il. Il poursuit : « Ses deux premiers romans (LA REPRÉSENTATION et JE TOURNE EN ROND MAIS C'EST AUTOUR DE TOI [*sic*]), parus aux Éditions du Jour, reçurent un accueil des plus mitigés. » (TREMBLAY 1974, p. 72)

En fait, Saint-Onge, Thériault comme Tremblay comparent désavantageusement les romans de Michel Beaulieu à ses recueils de poèmes, insinuant que les premiers sont mineurs, dans tous les sens du terme, par rapport à ces derniers. Réginald Martel (1974, p. E-3) partage le même point de vue :

La poésie constitue encore l'essentiel de l'œuvre de Michel Beaulieu. […] Les romans de ce poète, je suppose, ne sont pas étrangers à son entreprise globale d'écriture. Qu'ils soient bons ou

[25] Ce sont les articles de Jean Éthier-Blais, Paul Gay, Réginald Martel, François Ricard, Paul Saint-Onge (celui paru dans *Le livre canadien*), Jacques Thériault (2) et Robert Tremblay. Les références complètes sont données en bibliographie.

mauvais, cela est affaire d'opinion et la mienne est celle-ci : « Je tourne en rond mais c'est autour de toi » [*sic*] m'était apparu comme une exécrable contemplation du nombril, non seulement quant au contenu même du roman, mais aussi dans l'exploitation (au sens d'abus) de l'écriture, qui est en fin de compte l'exploitation du lecteur; « La représentation » [*sic*], malgré toute la bonne volonté dont il m'arrive d'être capable, m'était tombé des mains : le roman ne pesait pas assez lourd (il n'avait que son énorme componction) pour m'éveiller en tombant.

Ce faisant, ces critiques minent autant la réputation de Michel Beaulieu comme romancier dans le champ littéraire québécois que sa crédibilité auprès du lectorat. Poète reconnu, Beaulieu est perçu comme un romancier amateur, dilettante, voire incapable de livrer des intrigues intéressantes et satisfaisantes : « Michel Beaulieu, qui, en tant que poète, se situe à l'extrême pointe de la poésie actuelle, veut jouer le même rôle à l'égard du roman. *Sylvie Stone*, dans son ensemble, comporte ceci d'original qu'il constitue uniquement les préliminaires d'un second roman » (GAY 1974, p. 20).

Par ailleurs, dans son article « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Michel Foucault soutient que l'auteur est plus qu'un agent du champ littéraire au sein duquel il produit des discours : c'est avant tout un nom, une marque distinctive s'il en est, qui occupe une fonction descriptive et classificatoire à l'intérieur du marché symbolique. Il permet entre autres d'associer telle œuvre à un genre, un corpus, un courant littéraire ou une époque donnée, par exemple. C'est pourquoi Foucault utilise l'appellation « fonction-auteur » : avant même d'être un individu, l'auteur est une figure, une construction, « un certain être de raison » produit entre autres par la critique (FOUCAULT dans BRUNN 2011, p. 75-82).

Pour le philosophe, l'auteur est « le principe d'une certaine unité d'écriture – toutes les différences devant être réduites au moins par les principes de l'évolution, de la maturation et de l'influence » (FOUCAULT dans BRUNN 2001, p. 80). Pour étayer sa réflexion, Foucault s'inspire des préceptes de saint Jérôme dans *De viris illustribus*, qui indique qu'il ne faut pas considérer, dans l'ensemble des ouvrages écrits par un auteur, « les œuvres qui sont écrites dans un style différent, avec des mots et des tournures qu'on ne rencontre pas d'ordinaire sous la plume de l'écrivain. » (FOUCAULT dans BRUNN 2001, p. 79) Il semble que la critique n'ait pas pu concilier les deux genres littéraires, soit la poésie et le roman, dans l'œuvre de Michel Beaulieu à cause du manque d'unicité stylistique. Les romans de l'auteur ont donc été rejetés parce qu'ils ont remis en question, de diverses façons, l'horizon d'attente de l'époque, mais aussi parce qu'ils ne correspondaient pas à l'idée que se faisaient les lecteurs critiques de l'œuvre de Beaulieu, essentiellement consacrée à la poésie.

C'est d'ailleurs ce que souligne Jean-Marie Poupart (1980, p. 182), qui, dans sa préface à la réédition de *Sylvie Stone* aux Éditions Quinze, écrit : « Et c'est ce qui a le plus déconcerté le public. De Michel Beaulieu poète, on anticipait des récits poétiques – comme un et un égalent deux. » Par conséquent, si *Sylvie Stone* est plus ou moins tombé dans l'oubli aujourd'hui, c'est peut-être parce que le roman, qui se veut une satire humoristique tant de la profession de traducteur que des relations amoureuses, a désarçonné, en quelque sorte, la critique, qui s'attendait, par exemple, davantage à un poème en prose de la part de Beaulieu (POUPART

1980)[26].

4. Michel Beaulieu : profession romancier

Alors qu'il fait paraître son premier roman aux Éditions du Jour, Michel Beaulieu n'est pas un néophyte en matière d'écriture romanesque. *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* constitue en fait son huitième roman, les sept premiers n'ayant jamais été publiés (BEAULIEU 2008). Il n'en reste pas moins que de multiples distorsions se manifestent entre les horizons des romans de Michel Beaulieu et l'horizon d'attente des lecteurs critiques de l'époque. Parce que leur écriture et leur style ne relèvent pas de l'innovation, mais du procédé, parce qu'ils ne reflètent pas les préoccupations nationalistes de la première moitié de la décennie 1970 et parce qu'ils ne correspondent en rien à ce que pouvait être, selon les lecteurs critiques de l'époque, l'œuvre de Michel Beaulieu, axée surtout sur la poésie, *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, *La représentation* et *Sylvie Stone* ont été relativement occultés jusqu'à maintenant. Hormis en 1980, alors qu'ils sont réédités aux Éditions Quinze, aucun article ni aucune étude n'ont été rédigés sur les romans de l'auteur, si ce n'est les notices qui apparaissent dans les quatrième et cinquième tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Ainsi, *Sylvie Stone* constitue « une véritable fête de l'écriture » (BÉÏQUE dans LEMIRE 1987, p. 857) par l'utilisation de procédés narratifs divers et par son intertextualité massive. Cependant, Frédéric Rondeau s'est récemment penché sur l'œuvre poétique et romanesque de Beaulieu. Il en conclut que *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* comme *La représentation* et *Sylvie Stone*, romans de facture fragmentée, sont des réflexions sur la mémoire, la temporalité, l'anecdote et présentent la figure baudelairienne du flâneur (RONDEAU 2008b).

Si une œuvre romanesque comme celle de Beaulieu demeure aujourd'hui peu lue et étudiée, c'est peut-être parce qu'elle recèle une résistance face à toute interprétation. Or, comme l'ont montré Natalie Chevalier et Nathalie Watteyne (2003/2004), les discours de l'auteur et de l'éditeur, notamment par des entrevues, des archives et par les éléments paratextuels des livres, en plus de l'analyse des textes eux-mêmes, participent aussi de l'interprétation des œuvres. C'est à la lumière de ces préceptes que les romans *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, *La représentation* et *Sylvie Stone* doivent être relus. Une telle approche pourrait amener les lecteurs critiques au seuil de l'interprétation. Prendraient alors fin la résistance face à l'œuvre romanesque de Michel Beaulieu et le silence de la critique que déplorait Guy Cloutier.

[26] Poupart (1980, p. 182) écrit aussi : « D'abord, on n'est pas tellement habitués à ce que les poètes cherchent à faire rire. »

5. Bibliographie

ANONYME (1969a). « Ferron et Beaulieu : deux volets d'une littérature véritable », *Sept-jours*, 20 septembre, p. 33.

ANONYME (1969b). « Sans titre », *Montréal-matin*, 30 août, [n. p.].

ARCHAMBAULT, Gilles (1973). « Lire au soleil… ou au coin du feu », *Le Devoir*, 19 mai, p. 13.

BEAUDET, André (1988). « Circonvolutions verbales », *Interventions du parlogue 2*, Montréal, Les Herbes rouges, n°s 166-167, p. 55-58.

BEAULIEU, Michel (2008). « Le nombril d'autrui et celui de moi-même » [inédit], *Voix et images*, vol. XXXIII, n° 98, hiver, p. 15-25.

BEAULIEU, Michel (1974). *Sylvie Stone*, Coll. « Les Romanciers du Jour », Montréal, Éditions du Jour, 177 p.

BEAULIEU, Michel (1972). *La représentation*, Coll. « Les Romanciers du Jour », Montréal, Éditions du Jour, 198 p.

BEAULIEU, Michel (1969). *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, Coll. « Les Romanciers du Jour », Montréal, Éditions du Jour, 179 p.

BEAUSOLEIL, Claude (2002). « Michel Beaulieu : la voix du poète », *La Presse*, 17 mars, p. B4.

BÉÏQUE, Marie (1987). « *Sylvie Stone*, roman de Michel Beaulieu », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Éditions Fides, p. 856-857.

BÉLANGER, Lise-Anne (1987). *Bio-bibliographie de Michel Beaulieu, écrivain (1941-1985)*, Mémoire (M. A.), Montréal, Université de Montréal, 378 p.

BELANGER, Yrénée (1970a). « *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* », *Le livre canadien*, vol. I, no 2, [n. p.].

BELANGER, Yrénée (1970b). « *Je tourne en rond mais c'est autour de toi* de Michel Beaulieu », *Livres et auteurs québécois 1969*, Montréal, Éditions Jumonville, p. 41.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007). *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions Boréal, 689 p.

CHARTIER, Daniel (2000). *L'émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Coll. « Nouvelles études québécoises », Montréal, Éditions Fides, 307 p.

CHEVALIER, Natalie et Nathalie WATTEYNE (2003/2004). « De la parole fraternelle à l'affirmation de "l'homme d'ici" : lectures de la poésie à l'Hexagone entre 1953 et 1959 », *Quebec Studies*, n° 36, automne/hiver, p. 93-111.

CLOUTIER, Guy (1980). « Postface critique », *La représentation*, Montréal, Éditions Quinze, p. 201-203.

D'AMOURS, François (2000). *Jacques Ferron et l'édition. La médiation éditoriale dans le processus de légitimation d'une œuvre*, Mémoire (M. A.), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 243 p.

DORION, Gilles (1997). « Le roman de 1968 à 1996 », *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, sous la direction de Réginald Hamel, Montréal, Éditions Guérin, p. 352-385.

ÉTHIER-BLAIS, Jean (1974). « Le dernier (Michel) Beaulieu », *Le Devoir*, 22 juin, p. 15.

FERRON, Jacques (1969). « Le thème des grilles », *Le petit journal*, 14 septembre, p. 81.

FORTIN, Nicole (1991). « Histoire ou diégèse littéraire : la construction du discours sur la littérature québécoise », *Littérature québécoise. La recherche en émergence*, sous la direction de François Dumont et de Frances Fortier, Coll. « Les Cahiers du CRELIQ », Québec, Nuit blanche éditeur, p. 21-30.

FOUCAULT, Michel (2001). « Qu'est-ce qu'un auteur? », *L'auteur*, textes choisis et présentés par Alain Brunn, Coll. « Corpus », Paris, GF Flammarion, p. 75-82.

GAY, Paul. (1974) « *Sylvie Stone* de Michel Beaulieu », *Le Droit*, 12 octobre, p. 20.

GODBOUT, Jacques (1975). *Le réformiste. Textes tranquilles*, Montréal, Éditions Quinze, 199 p.

GODIN, Jean-Cléo (1972a). « *La représentation* », *Le livre canadien*, vol. III, n° 247, novembre, [n. p.].

GODIN, Jean-Cléo (1972b). « Le roman – Au nom du père, des petits-fils et des grands-pères », *Études françaises*, vol. VIII, n° 4, novembre, p. 428-440.

HAYNE, David M. (1973). « Romans, récits, nouvelles, contes », *University of Toronto Quarterly*, vol. XLIII, n° 4, été, p. 358-363.

HATHORN, Ramon (1975). « Ville et Village: A Study in Contrasts », *Journal of Canadian Fiction*, vol. III, n° 4, p. 92-93.

HEBERT, François (1975a). « Le noir et le blanc, le bleu et le rouge », *Études françaises*, vol. XI, n° 2, mai, p. 111-119.

HEBERT, François (1975b). « Michel Beaulieu, *Sylvie Stone* », *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 80-82.

HURTEAU, Laure (1974). « Les éditions canadiennes. *Sylvie Stone* », *L'information médicale*, octobre, p. 55.

JANELLE, Claude (1983). *Les Éditions du Jour. Une génération d'écrivains*, Coll. « Cahiers du Québec – Littérature », Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 338 p.

JAUSS, Hans Robert (2005 [1978]). *Pour une esthétique de la réception*, Coll. « Tel », Traduction de C. Maillard, Paris, Éditions Gallimard, 333 p.

LANDRY, Kenneth (1988). « Comment la réception des œuvres littéraires pourrait venir à la rescousse de l'histoire de la littérature : l'exemple du discours critique au début des années soixante-dix sur le corpus québécois », *Problems of Literary Reception/Problèmes de réception littéraire. Towards a History of the Literary Institution in Canada/Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada*, sous la direction de E. G. Blodgett et A. G. Purdy, University of Alberta, Research Institute for Comparative Literature, p. 9-23.

MAJOR, André (1969a). « Quand tourner en rond devient un art abusif », *Le Devoir*, 13 septembre, p. 13.

MAJOR, André (1969b). « Sous le ciel des écrivains résistants », *Le Devoir*, 4 septembre, p. 10.

MARTEL, Réginald (1974). « L'amour, mais pas toujours », *La Presse*, 11 mai, p. E3.

MARTEL, Réginald (1969). « Un jeu solitaire et stérile », *La Presse*, 6 septembre, p. 29.

MELANÇON, Benoît (1984). « *Je tourne en rond mais c'est autour de toi*, roman de Michel Beaulieu », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960 – 1969, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Éditions Fides, p. 466-467.

MELANÇON, Benoît (1987). « *La représentation*, roman de Michel Beaulieu », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Éditions Fides, p. 770.

MICHON, Jacques (2005). « Édition et innovation : le livre à un dollar », *Documentation et bibliothèques*, vol. 51, n° 2, avril-juin, p. 97-107.

MICHON, Jacques (1979). « Esthétique et réception du roman conforme, 1940-1957 », *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, sous la direction de Jacques Michon, Coll. « Cahiers d'études littéraires et culturelles », Sherbrooke, Département d'études françaises, Faculté des arts, p. 4-20.

MICHON, Jacques (2010). « L'édition littéraire avant le groupe VML », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle*, vol. 3 : « La bataille du livre – 1960-2000 », sous la direction de Jacques Michon, Montréal, Éditions Fides, p. 79-98.

PALLASCIO-MORIN, Ernest (1974). « Roman qui se fait », *Photo-journal*, 10-16 juin, p. 16.

PALLASCIO-MORIN, Ernest (1969). « Ce que j'en pense », *Photo-journal*, 24 septembre – 1er octobre, p. 21.

PELLETIER, Jacques (1975). « Une année de consolidation », *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 11-19.

POISSON, Roch (1969). « Michel Beaulieu tourne en rond mais c'est autour d'elles », *Photo-Journal*, 3-10 septembre, p. 42.

POULIN, Gabrielle (1984). « Le temps des métamorphoses (1958-1979) », *Le Québécois et sa littérature*, sous la direction de René Dionne, Sherbrooke/Paris, Éditions Naaman/Agence de Coopération Culturelle et Technique, p. 117-131.

POULIN, Gabrielle et René DIONNE (1975). « Romans, récits, nouvelles, contes », *University of Toronto Quarterly*, vol. XLIV, nº 4, été, p. 315-323.

POUPART, Jean-Marie (1980) « Postface. Quelques voies de service », *Sylvie Stone*, Montréal, Éditions Quinze, p. 181-183.

RICARD, François (1974). « *Sylvie Stone* de Michel Beaulieu », *Le Jour*, vol. I, nº 38, 13 avril, p. V2.

RICHMOND, John (1969). « Jacques Ferron, Satirist of the Duplessist Regime », *The Montreal Star*, 20 septembre, [n. p.].

ROBERGE, Francyne (1970). « Les jeunes romanciers : moisson clairsemée », *Le Devoir*, 18 avril, p. 18.

ROBIDOUX, Réjean (1970). « Romans, récits, nouvelles, contes », *University of Toronto Quarterly*, vol. XXXIX, nº 4, juillet, p. 294-459.

RONDEAU, Frédéric (2008a). « Bibliographie de Michel Beaulieu », *Voix et images*, vol. XXXIII, nº 2 (98), hiver, p. 97-112.

RONDEAU, Frédéric (2008b). « La mesure de l'excès : grammaire de la présence selon Michel Beaulieu », *Voix et images*, vol. XXXIII, nº 2 (98), hiver, p. 69-81.

SAINT-ONGE, Paule (1974a). « Lectures – *Sylvie Stone* », *Châtelaine*, vol. XV, nº 10, octobre, p. 90-91.

SAINT-ONGE, Paule (1974b). « *Sylvie Stone* », *Le livre canadien*, vol. V, nº 266, octobre, [n. p.].

SAINT-ONGE, Paule (1969). « D'un jeune romancier à Napoléon », *Châtelaine*, vol. X, nº 11, novembre, p. 46.

SCHUWER, Philippe (2002). « Directeur, directrice de collection », *Dictionnaire encyclopédique du livre*, tome I : A – D, sous la direction de Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, p. 786-787.

SEYFRID-BOMMERTZ, Brigitte (1999). *La rhétorique des passions dans les romans d'enfance de Réjean Ducharme*, Coll. « Vie des lettres québécoises », Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 268 p.

THERIAULT, Jacques (1975). « Financièrement et intellectuellement, 12 écrivains s'estiment trompés par les éd. du Jour », *Le Devoir*, 1er mars, p. 16.

THERIAULT, Jacques (1974a). « *Sylvie Stone* », *Québec-Presse*, 28 avril, p. 30.

THERIAULT, Jacques (1974b). « Pour saluer Michel Beaulieu et évoquer sa *Sylvie Stone* », *Le Devoir*, 17 avril, p. 12.

TREMBLAY, Robert (1974). « *Sylvie Stone* de Michel Beaulieu : un anti-personnage obsédant », *Le Soleil*, 18 mai, p. 72.

VALIQUETTE, Bernard (1969). « À la bonne page », *La semaine*, 15 septembre, [n. p.].

VIGNEAULT, Robert (1973). « *La représentation* de Michel Beaulieu », *Livres et auteurs québécois 1972*, Montréal, Éditions Jumonville, p. 56-59.

WHITFIELD, Agnès (1992). « Frontières critiques : 1955-1965 », *Critique et littérature québécoise. Critique de la littérature/Littérature de la critique*, sous la direction d'Annette Hayward et Agnès Whitfield, Montréal, Éditions Triptyque, p. 149-161.